



*Commémoration du Centenaire
de la libération
de Couvron-et-Aumencourt*

Du 12 au 14 octobre 2018

Hommages & Récits

Le **14 octobre 1918**, notre village était libéré du joug des envahisseurs allemands. Voilà cent ans, le Lieutenant-Colonel CHEPY perdait la vie en revenant d'une inspection du front qui se trouvait à la hauteur de la ferme d'Aumencourt. Il fut victime d'éclats d'obus tirés par les Allemands qui se retiraient.

La voie principale de notre village, autrefois rue Saint-Nicolas, porte désormais le nom de rue du **Colonel Chépy** en hommage à son sacrifice.

À l'occasion de la commémoration du centième anniversaire de la fin de la première guerre mondiale de 1914-1918, la municipalité a décidé d'éditer ce supplément au « Tour de Ville » n°68 pour rendre hommage à ce valeureux chef militaire.

Il nous est apparu de notre devoir d'y associer le souvenir des onze Covéronnais qui eux aussi ont donné leur vie pour la France et dont les noms sont inscrits sur notre Monument aux Morts.

Nous avons pensé nécessaire d'évoquer la présence, entre Couvron et Crépy, du gros canon qui tira sur Paris, canon que les Français baptisèrent « Grosse Bertha » et que les Allemands appelaient « Pariser Kanon ». Il ne s'agira pas d'une étude technique mais du ressenti par la population et de l'incidence sur leur vie de tous les jours.

Nous parlerons aussi, mais non de façon exhaustive, des dégâts dans le village et de la reconstruction du calvaire.

Le Colonel CHÉPY Henri Richard

Il était né à Rethel dans les Ardennes le 8 octobre 1865.

Son père Louis François était professeur de sciences, sa mère se dénommait Marie Appoline Rosalie GUILLAUME. La famille Chépy était originaire de Sivry-sur-Meuse, dans les Ardennes.

De son signalement contenu sans son livret militaire, on connaît la couleur de ses cheveux : châtain foncé ; il avait les yeux bleus, le front oval. Il mesurait 1,74m, ce qui était une grande taille pour l'époque.

Dans sa jeunesse, Henri Chépy fréquenta l'école Notre Dame de Rethel de 1871 à 1883. Il obtint à Paris le diplôme de bachelier ès sciences le 14 novembre 1883.

Il est exclu une première fois au concours d'admission à l'école spéciale militaire pour faiblesse générale en « épure et lavis ». Le 30 juillet 1885, il devance l'appel et entre en service le 1^{er} septembre 1886 au 76^{ème} Régiment d'Infanterie sous le numéro 8086.

Il reçoit sa première affectation au 132^{ème} R.I. en garnison à Reims.

Reconnu admissible à subir les épreuves orales à l'admission à l'école spéciale militaire, il intègre cette école le 30 octobre 1887 et fait partie de la promotion « Tombouctou ».

Jeune officier, il est noté: « *solide, vigoureux, très apte à faire campagne. Officier intelligent, bien élevé, de commerce agréable, monsieur Chépy est un bon Officier duquel on peut tout attendre.* » Autre appréciation : « *Mérite les plus grands éloges ; esprit calme et réfléchi, sert d'une manière irréprochable* » ou encore: « *Officier très sûr, d'un dévouement à toute épreuve, officier de mérite.* »

En décembre 1891, il est promu au grade de lieutenant et déclaré admissible au concours de l'école supérieure de guerre en 1898. En avril 1900 il est muté au 110^{ème} Régiment d'Infanterie de Dunkerque avec le grade de capitaine.

Il épouse Louise Marie Lucie NANCY le 16 août 1902 à Sivry-sur-Meuse. Celle-ci née le 16 janvier 1877 à Sivry était plus jeune que son époux de douze ans. Elle était la fille de Hubert NANCY et de Marie CHEPY (on remarque ainsi que les époux Chépy étaient parents au second degré). De leur union naît le 10 août 1903 une fille qui décède étant encore enfant.

En décembre 1911, Henri Chépy se retrouve chef de Bataillon au 91^{ème} Régiment d'Infanterie.

Le 21 décembre 1913 il est fait Chevalier de la Légion d'Honneur.

Le 23 mars, il est affecté au 1^{er} Régiment de Zouaves. C'est un Régiment dont les gradés et zouaves appartiennent à tous les coins de France et d'Algérie. Ce régiment fut constitué à Saint-Denis.

Le 1^{er} Août 1914, la mobilisation générale est décrétée à la même heure dans l'après-midi en France et en Allemagne.

Le 12 août, le 1^{er} Régiment de Zouaves quitte Saint-Denis pour la Belgique. Les Zouaves ont hâte d'aborder l'ennemi, de le refouler, de le culbuter, de lui faire payer cher nos désastres de 1870. Le régiment débarque à Anor (Nord), passe en Belgique et reçoit le baptême du feu au Châtelet le 22 août 1914. Nous sommes dans la bataille des frontières. C'est

une terrible surprise ; le premier choc est rude et sanglant mais les Zouaves restent face à l'ennemi. C'est la journée la plus meurtrière de l'histoire de France avec 27 000 soldats français morts ou disparus.

Le 25 août, le général Joffre espère pouvoir rétablir une ligne de défense : Somme, massif de Saint-Gobain, Chemin des Dames, Montagne de Reims.

Le 1^{er} Zouaves combat dans le secteur de Ribemont et Villers-le-Sec, dans l'Aisne. Les combats sont inhumains.

Les forces allemandes sont très largement supérieures aux françaises.

Les Turcos dans leur tenue très voyante paient un lourd tribut.

Le 25 août, au cours de ces combats, le commandant Chépy est blessé pour la première fois à la jambe, à Ribemont, à quelques kilomètres de Couvron.

Le 30 octobre 1914, le chef de Bataillon Chépy reçoit une deuxième blessure à la main droite. Il refuse d'être évacué car son régiment se trouve dans une situation délicate. Il se fait panser et décide de rester à son poste. La blessure s'infectant, il est mis au repos les 3 et 4 novembre puis retourne à son poste.

Par la suite, les blessures montrent des complications inquiétantes et il faut l'hospitaliser à l'hôpital de Rosendaël (Nord). Il fait l'objet d'une incision à l'index le 27 novembre puis d'une autre au médius. Le 14 décembre est pratiquée une incision sous l'aisselle. Le 4 janvier est effectuée une incision de l'index et il est constaté la perte d'une articulation. Il reçoit une belle citation pour sa conduite au feu.

Le 12 décembre 1914 le Commandant Chépy est cité à l'ordre de la 8^{ème} Armée et décoré de la Croix de Guerre.

Le 10 mars 1915, le chef de Bataillon Chépy envoie sa demande de retourner au front. L'ordre lui est donné de rejoindre le 9^{ème} Régiment de Zouaves qui se trouve à Poperinge.

Le 2 juillet Chépy est nommé Lieutenant-Colonel, grade qu'il conservera jusqu'au 14 octobre 1918.

Du 10 juillet au 31 août 1915, il part en mission aux Etats-Unis. Il y est envoyé pour vérifier la faisabilité d'achat de fusils mais les tractations menées sont difficiles et la déception est grande. Il nous donne ses impressions sur sa mission, sur son séjour en Amérique (*extrait page suivante*).

Le 1^{er} octobre 1915, Il se présente au général Riberpray qui commande la 128^{ème} Division d'Infanterie et celui-ci l'invite à déjeuner à sa table.

Puis il part à cheval. Il trouve le 168^{ème} en déplacement au nord de Layecourt. Au cours du mois de novembre, il dirige des entraînements à différentes spécialités : signalisation, mitrailleuse, gaz, etc..

Début février 1916, c'est le début de la grande offensive allemande de Verdun. L'ennemi exécute sur le front du régiment une puissante diversion d'artillerie. Du 4 au 14 février le 168^{ème} est aux tranchées à Reillon.

« Le 9 et 10 février nous subissons un bombardement continu à raison de 3 à 4 coups toutes les 3 minutes. Puis les 11, 12, et 13 février le bombardement atteint une violence inouïe.

« Le 21 juillet, je me mets au travail. Hélas, le contrat qui devait être signé n'est pas honoré par monsieur Barnes, lequel ne présente aucune garantie ; les fusils ne nous sont pas présentés, l'usine productrice est inconnue. J'en suis réduit à faire du tourisme pour occuper mes après-midi.

Mon étonnement porte sur la tenue des femmes et des jeunes filles, les enseignes lumineuses, la circulation urbaine, les ascenseurs, les grattes-ciel, le téléphone. Jeudi 22 juillet, j'achète un chapeau, un dollar, un parapluie, deux dollars.

Lundi, à Chinatown, je reçois un télégramme du Ministre: « n° 96.445-Maison d'armes est inconnue de l'Administration Centrale. »

Le mardi 27 juillet arrive un nouveau télégramme me fixant une nouvelle mission : rechercher usines productrices de fusils Mauser cartouches de 7mm. Je réunis mon équipe à 10h pour organiser cette recherche. L'après-midi, je me rends à Broadway.

La journée du 28 juillet est consacrée à la rencontre des représentants des firmes Remington, Westinghouse et Novdenhoer. Le jeudi 29, je reçois les représentants de Hotchkiss (fusils Mauser) et Winchester, puis je câble à Paris les résultats.

La semaine suivante est mise à profit pour nouer des contacts mais les tractations menées ne permettent que de voir des intermédiaires qui ne sont qu'à la recherche de commissions justesse. Les promesses qui avait été faites ne sont pas tenues, les rendez-vous ne sont pas respectés. L'ambiance est au découragement.

Le jeudi 19 août 1915, je reçois un télégramme: « fin de mission ».

Je rends visite au Contrôleur Consul et j'embarque le samedi sur le Touraine à 15h avec mes collaborateurs pour cette mission : Cdt Delauroy, Cdt Rothé, Lt Dhavernas, Mm Saladin, Laroui, Cloux. Nous accostons à Bordeaux le 31 août à 7h. Je prends le train de Paris à 11h et arrive dans la capitale à 20h20. Le lendemain, je rends visite au Général Desaleux et à la Direction de l'Infanterie (non reçu). Je retente cette visite à ma direction le 4 septembre, mais je ne suis pas reçu par le Directeur. Je vois cependant le Lieutenant-Colonel Charpentier. Je lui rends compte de ma mission et l'informe que je désire servir de nouveau dans un Régiment de Zouaves.

Peu de temps après, le 168^{ème} Régiment d'Infanterie est relevé du secteur de Saint-Thomas, Servon et Binarville dans la Marne où il est décimé.

Je suis avisé le 27 septembre 1915 de mon affectation au 168 par le télégramme suivant: « Nettancourt le 27 septembre 1915. Le Lieutenant-Colonel Chépy, nommé précédemment au commandement du 2^{ème} régiment qui doit rejoindre par Saint-Dizier, est nommé Commandant du 168^{ème} Régiment et devra être dirigé en conséquence ».

Tous les calibres sont représentés, Minnenwefer, obus suffocants. 12 000 obus sont reçus sur notre secteur. Les tranchées sont ébouleées, les boyaux bouleversés, les hommes sont ensevelis. Le 13, des patrouilles ennemies pénètrent notre dispositif par des postes détruits. Le brave 168^{ème} les repousse à coups de fusils et de grenades. De ce combat nous perdons 89 hommes. Deux compagnies sont citées à l'ordre de la Division ».

« Le 2 juillet, le 168^{ème} occupe le ravin de Froideterre à l'est de Fleury devant Douaumont. Il n'y a plus de tranchées, les hommes s'abritent comme ils peuvent, dans les trous d'obus. Le ravitaillement n'arrive pas. La soif est surtout terrible. Pendant 8 jours, les compagnies sont soumises à un feu ininterrompu mais elles tiennent les lignes avec beaucoup de pertes. »

Le 18 décembre 1916, le Colonel Chépy reçoit l'ordre de faire manoeuvrer le 168^{ème} afin de remplacer le Régiment d'Infanterie Colonial du Maroc. Après 15 heures de marche, sous l'eau et les intempéries, le régiment s'établit à Louvremont, à l'ouvrage Saint-Pierre, aux Carrières d'Haudremont. Les jours qui suivent sont durs, les hommes sont transformés en blocs de boue (la légendaire boue de Verdun). Ils disparaissent dans la vase gluante, les armes ne fonctionnent plus, le ravitaillement n'arrive qu'avec peine.

Le 16 avril 1917, c'est l'offensive Nivelle sur le Chemin des Dames.

Dans ses carnets, le colonel Chépy nous décrit les conditions dans lesquelles combattent ses soldats du 168^{ème} :

« Nos pertes sont cruellement importantes. Nous sommes fréquemment bombardés et les pertes sont journalières. Le ravitaillement n'arrive pas normalement et les hommes mangent fréquemment froid. Ils ne peuvent changer de linge. Nous sommes accablés de fatigue et rongés par la vermine ».

Le 10 juillet 1917, le lieutenant-colonel Chépy est promu Officier de la Légion d'Honneur.

Le 23 septembre, le 168^{ème} est cité à l'ordre du 32^{ème} Corps d'Armée. Voici la citation :
« Sous le commandement de son chef, le Colonel Chépy, a abordé le 8 septembre 1917 une position fortement organisée et enlevé plusieurs lignes de tranchées par une action très vigoureusement opiniâtre de l'ennemi. S'est emparé, le lendemain, par une action très vigoureusement conduite, d'une tranchée importante restée aux mains des Allemands. A repoussé, les jours suivants, de violentes contre-attaques et maintenu l'occupation du terrain conquis. » Signé : Passaga.

Le 18 octobre 1917, le 168^{ème} R.I reprend la route de Verdun. Le 20 au soir, il prend possession des lignes de Savonneux. Il a la charge d'enlever le système dit de « Chapeau de gendarme ». Le 25, il est conquis par nos troupes. Le 168^{ème} RI reçoit une citation à l'ordre de l'Armée décernée par le général Hirschauer.

Le 20 février 1918, le régiment effectue une attaque. Malencontreusement, le colonel Chépy est blessé le 22 février. Le 12 mars il entre à l'hôpital des Capucins à Toulouse. Déclaré sortant le 17 et bénéficiant d'un mois de convalescence, il se rend à Vertus (Marne) où son épouse réside désormais et où il arrive le 18 mars.

« Ma convalescence étant terminée, je me rends à Sens le 16 avril pour subir une contre-visite. Reconnu apte, j'adresse une demande à monsieur le Ministre de la Guerre, le 19 avril, pour retourner au front. Pendant ce temps, le poste de Colonel commandant mon cher 168^{ème} était resté vacant et ce n'est qu'en mai que le Colonel Blondin est désigné pour prendre la tête de ce beau Régiment. »

Le 10 mai 1918, le colonel Chépy est affecté au commandement de l'Infanterie de la 28^{ème} Division. Il note dans ses carnets :

« Du 17 au 27 mai, je dispense des cours à Dompierre-au-Temple. Le 29 mai, nous arrivons à Reuil et Port-à-Binson (Marne). Les Anglais se sont retirés et il y a de nombreux fuyards qui se livrent à des pillages.

Les routes sont encombrées de civils qui fuient la zone des combats. Nous subissons des bombardements et je suis légèrement blessé dans la rue le 4 juin. »

Le 7 juin, il est autorisé à se rendre à Vertus pour rencontrer Louise mais il est malade en arrivant et il a des syncopes le soir de son retour. Le 4 juillet 1918 arrivent 400 recrues américaines que le Régiment doit instruire. Il reçoit son avis d'affectation le 15 juillet pour commander le 277^{ème} R.I.

« La grippe fait des ravages dans nos rangs ; la chaleur est étouffante. » (Le Colonel doit certainement faire allusion à la grippe dite « espagnole ». Cette grippe qui fut tant de victimes en Europe - on estime le nombre de victimes entre 20 et 50 millions dont 168 000 en France - trouve ses origines aux USA, au Nebraska. Les vaches atteintes du virus H1 N1 contaminèrent les jeunes recrues américaines qui par la suite propagèrent cette maladie dans toute l'Europe).

« Le 24, nous traversons Attichy, Vic, Nouvion-Vingré où nous bivouaquons. Le 27 août, je fixe mon P.C à Cuisy où nous trouvons des gaz qui nous incommovent toute la nuit.

Je déplace mon P.C à Villers-la-Fosse. Les hommes aménagent une salle à manger dans une cour dans laquelle on trouve un piano.

Le 31 août, nous relevons le 325^{ème} R.I. Mes bataillons font une grosse progression. L'attaque se poursuit le lendemain en collaboration avec les tankistes.

Le 13 septembre, conformément aux ordres qui m'ont été donnés, je procède, la mort dans l'âme à la dissolution du 277^{ème} R.I. Le 14 septembre, je reçois ma nouvelle affectation comme chef de Corps du 15^{ème} Régiment d'Infanterie. »

Le 15^{ème} Régiment d'Infanterie avait combattu en Alsace, à Aspach de février à avril 1918. Il participe ensuite à la bataille de l'Ailette d'août à octobre. Il poursuivra ses combats par Fresnes-sous-Coucy, Couvron, la Serre, Pouilly-sur-Serre, Crécy-sur-Serre par la ferme Saint Jacques, en octobre-novembre.

A partir du 12 octobre 1918 débutent les combats qui amèneront à la libération de COUVRON.

Le journal des marches et des opérations (J.M.O) du 15^{ème} R.I. commandé par le Colonel Chépy nous décrit ce que furent ces événements. « Le 12 octobre, le régiment occupe le village de Fresnes-sous-Coucy au sud-ouest de la forêt de Saint-Gobain. Du lever du

jour jusqu'à neuf heures, l'artillerie allemande exécute des tirs de préparation sur cette Commune. L'attaque des tranchées à l'est du village nous rapporte 8 prisonniers. La température se rafraîchit et il commence à pleuvoir vers 17 heures et la nuit arrive, très sombre. Le 15^{ème} se met en marche gêné par de nombreux obstacles accumulés par l'ennemi. La progression étant rendue difficile par la pluie, le Colonel Chépy décide de faire une halte. Le régiment s'arrête sous de grands arbres ruisselants de pluie ; le sol est détrempé, boueux.

Le 13 octobre, vers 6 heures du matin, le colonel Chépy donne l'alerte. Vers 6h45. « On se met en marche en direction de Saint-Nicolas-au-Bois. La météo s'améliore rendant le déplacement moins difficile malgré les entonnoirs coupant la route. Courte halte à Saint-Nicolas-au-Bois ; l'ordre arrive de continuer la progression en direction de La Bovette. Pause dans ce hameau où un avion allemand volant à basse altitude mitraille nos compagnies. Nous ouvrons aussitôt le feu sur lui et cette riposte le met en fuite. »

« Un nouvel ordre arrive nous demandant de continuer le mouvement en direction de la gare de COUVRON. Mission : s'emparer de la position allemande de Couvron-et-Aumencourt, la base de départ étant la voie de chemin de fer.. »

Le colonel Chépy vient sur cette ligne de chemin de fer, positionne ses troupes et installe son P.C entre les gares de Fourdrain et de Couvron.

L'attaque est déclenchée vers 16 heures. L'ennemi riposte avec des fusils et des mitrailleuses mais ne parvient pas à enrayer la progression des Français. Des explosions se font entendre et les Allemands allument des incendies. Le colonel Chépy transporte son P.C à Couvron que le régiment vient d'enlever; il est 16h15.

D'énormes entonnoirs coupent les rues du village, de nombreuses maisons brûlent et la lueur rougeâtre des incendies rend le ciel sinistre. Les Allemands continuent leur bombardement sur la gare et prennent à partie le village avec des mitrailleuses. Durant la nuit, des obus tombent sur Couvron.

Le 14 octobre 1918, à 6 heures, les deux bataillons de première ligne reprennent leur mouvement en avant. Le contact avec l'ennemi se manifeste presque aussitôt. Le 3^{ème} bataillon est accroché à la hauteur de la ferme d'Aumencourt par un nid de mitrailleuses allemandes dissimulées dans un petit bois au nord-ouest de la ferme. Notre compagnie de mitrailleuses intervient aussitôt et neutralise les armes automatiques adverses infligeant des pertes aux servants et faisant quelques prisonniers. L'artillerie allemande commence à réagir.

Durant la journée, en dépit des rafales nourries d'armes automatiques, de la vivacité de l'artillerie des avions volant très bas cherchant à nous réduire au silence, le 15^{ème}, avec pour seuls moyens que ses mitrailleuses, ses fusils et son courage progresse toujours, infligeant des pertes à l'ennemi lui faisant des prisonniers.

Le capitaine Fabre, commandant le bataillon de droite écrit : « à 9h30, ma compagnie de gauche progresse lentement en rampant car elle est soumise à un feu de mousquetterie et de mitrailleuses très violent sur sa droite. Ma compagnie de droite est arrêtée sur le chemin de la ferme d'Aumencourt. Nous sommes complètement en flèche par rapport aux compagnies du 96^{ème} Régiment d'Infanterie voisin mais le régiment continue de progresser alors qu'il ne bénéficie d'aucun appui d'artillerie faute de liaison avec elle. »

A 14h50, par une belle manoeuvre de la section du lieutenant Freyssinet, un groupe de mitrailleurs allemands est capturé : 19 prisonniers dont un sous-officier. **Peu après la tombée de la nuit, le colonel Chépy effectue sa reconnaissance sur le front de son régiment. Au retour vers son P.C. un obus le tue net, il avait 53 ans.** Le chef d'Escadron Cauchy prend alors le commandement du régiment. Les pertes humaines sont importantes. On ne connaît pas celles des Allemands mais **les Français ayant fait don de leur vie pour délivrer le village de COUVRON sont au nombre de 14 tués, 3 officiers ; 98 hommes sont blessés, 3 sont portés disparus.**

Pour mieux ressentir la personnalité et le courage du Colonel Chépy, prenons connaissance de témoignages qui nous sont parvenus :

« ...J'avais retrouvé avec grand plaisir le Colonel Chépy, mon camarade de promotion. Les quelques jours que j'ai passés avec lui ont changé en amitié vraie les sentiments de camaraderie que j'avais pour lui. Je n'ai jamais vu quelqu'un de plus brave. C'était un chef éminent, il remplaçait au Régiment un Colonel adoré de ses hommes et en quelques jours, il avait conquis le respect, l'admiration et l'estime de tous ses subordonnés et de ses chefs.

Le 13 octobre, il avait magnifiquement enlevé le village de Couvron situé de l'autre rive de la Serre. Chépy s'est exposé d'une façon que je trouvais exagérée pour un Colonel ; mais comme ma place était près de lui, il m'était difficile malgré mon amitié de lui en faire la remarque. Il n'avait aucun pressentiment et pas la moindre appréhension bien qu'à un moment donné nous nous soyons trouvés dans une situation vraiment très exposée. L'homme que nous avons choisi pour porter les quelques effets indispensables au combat et dont un chef de Corps ne peut s'embarrasser en les portant lui-même a été tué derrière lui (il s'appelait Guillons et c'était un soldat d'élite).

A la fin de la journée, nous nous trouvions dans un chemin creux qui donnait une certaine protection et où il était possible de déployer une carte sans être repéré et bombardé. Chépy voulait donner des instructions au Commandant Brennac pour l'attaque du 15. Il nous dit alors : « Qui est-ce qui vient avec moi trouver le Commandant Brennac ? » Je lui répond : « Si tu veux, j'irai avec toi. » Chépy me dit : « Non, pas toi, un jeune Officier. » J'ai compris que, comme je tenais les fonctions de Lieutenant-Colonel, le Colonel Chépy ne voulait pas que nous fussions tous deux ensemble loin du poste de commandement.

Il part avec le lieutenant Jean. La nuit était tombée, le bombardement n'était pas violent. Nous avons attendu assez longtemps son retour. Tout d'un coup, le Lieutenant Jean arrive en état d'émotion extraordinaire disant : « Le Colonel vient d'être gravement blessé ; vite, il faut venir à son secours ».

Je me précipite avec Jean et à quelques mètres, je trouve Chépy étendu. Je prends sa main ; il était mort.

Il a été enterré dans le parc de Couvron, dans un terrain conquis par lui, entre le sous-lieutenant Cornus du 15^{ème} R.I et le brave Guillons qui l'avait fidèlement servi pendant notre progression.

Il m'avait quelquefois parlé de sa famille et j'avais deviné la douleur que lui avait causé la perte d'une petite fille. Je comprends, Madame, le chagrin immense que vous cause sa mort ma il n'en est pas de plus magnifiques pour un soldat.

Je conçois que vous veuillez ramener son corps là où vous habitez pour l'avoir près de vous. Soyez certaine cependant que nulle part ce héros n'aura une sépulture plus digne de lui que celle où il repose actuellement en terrain conquis au prix de son sang au milieu des soldats de son Régiment morts avec lui pour la France. »



Le soldat Molinier écrit ceci : *« Le Colonel Chépy a été tué lors de la progression en direction de Chéry-Lès-Pouilly donnant un exemple de bravoure et d'audace à tous... Il serait certainement en vie s'il s'était contenté de rester à son poste de colonel, mais les quelques jours qu'il est resté avec nous, il a donné immédiatement l'impression et des preuves d'un grand chef, d'une témérité peu commune. »*

Dans une lettre adressée à madame Chépy, le chef de Bataillon Cauchy, écrit : *« Aux Armées, le 28 octobre 1918. Le Colonel Chépy, qui était l'un de mes plus anciens amis, a été tué le 14 octobre à la tête de son Régiment. C'était un modèle de chef et un soldat qui avait su conquérir l'estime et l'affection de son Régiment dans les quelques jours qu'il l'a commandé.. J'ai su par le médecin qu'il avait été atteint par plusieurs éclats d'obus en plein corps. Le Lieutenant-Colonel Chépy repose dans un cimetière créé au par du château de Couvron(Aisne). Sa tombe se trouve entre celle d'un officier et d'un soldat du Régiment, face au terrain qu'il venait d'enlever à l'ennemi. »*

Le 5 décembre 1918, le Chef de Bataillon Canchy écrit une nouvelle lettre à la veuve du Colonel Chépy :

L'aumônier militaire de la 32^{ème} Division écrit lui aussi à madame Chépy :

« J'avais apprécié la haute valeur morale du Colonel et déjà il avait pris durant les quelques jours passés parmi nous un grand ascendant sur les Officiers de son Régiment... Le 16 octobre 1918, j'ai présidé aux obsèques du Colonel dans la petite chapelle du château de Couvron. J'y ai dit quelques mots. Des discours fort émus ont été prononcés par le docteur Diffère, le colonel Billette - Commandant l'Infanterie - et le Général Develle... La mort du Colonel a mis en deuil tout le 15^{ème}. Il était déjà aimé de tous à cause de sa très grande bravoure et de son esprit de justice. »

Le cimetière militaire établi le long du mur d'enceinte du château de Couvron et qui comptait une quinzaine de tombes, a été transféré, en partie, au cimetière national de « Le Sourd » entre Vervins et Guise.

Madame Chépy aurait souhaité que son mari repose pour l'éternité au milieu de ses hommes, mais comme ce vœu ne pouvait être exaucé, elle a fait transférer les restes de son mari dans la tombe familiale de Sivry-sur-Meuse. Madame Louise Chépy s'est éteinte à quelques mois de son centenaire à la maison de retraite de Stenay (Meuse).

Dès l'année 1919, la rue principale de Couvron, autrefois dénommée rue Saint-Nicolas, prend le nom de rue du Colonel Chépy.

Le nom du Colonel Chépy est inscrit sur le monument aux morts de Rethel (Ardennes).

Le 13 octobre 2018, la Municipalité de Couvron rendait hommage à son libérateur. Une plaque, en sa mémoire était fixée sur le monument aux Morts de notre Commune. Le nom du Colonel Chépy vient rejoindre les nom des douze de nos concitoyens « Morts pour la France ».

Le journal officiel en date du 3 Août 1921, publie cette citation:

« COUVRON : courageuse cité très endommagée dont les habitants exposés aux bombardements, n'ont cessé de donner le plus bel exemple de courage et de patriotisme. A toujours conservé intacte sa foi dans le succès final. »

Nombreux enfants de COUVRON sont « Morts pour la France » au cours de la première guerre mondiale 1914-1918. Nous les évoquerons dans l'ordre chronologique de leur disparition.

La première victime de notre Commune est **LÉON PRIVAT BOULANGER**. Il était né à Couvron le 6 juin 1892. Il était le fils de François Privat Boulanger, domestique de culture et de Marie JUILLART.

Célibataire, il était ouvrier de chemin de fer. La famille Boulanger habitait rue Saint-Nicolas (actuellement rue du Colonel Chépy), au n° 8. C'était une famille de bûcherons.

Léon Privat fut incorporé au 161^{ème} Régiment d'Infanterie le 8 octobre 1913 ; il était immatriculé sous le n° 817 au bureau de recrutement de Laon.

Son régiment était affecté à la défense de la forteresse de Toul. Depuis le 3 août 1914, date de la déclaration de guerre, et jusqu'au 20 août, les deux Armées rivales restent sur l'expectative dans le secteur de Spincourt dont dépend Amel-sur-l'étang. Là sont livrées de nombreuses et courtes escarmouches.

Léon Privat Boulanger est blessé ; il est soigné à l'ambulance 306 du 6^{ème} Corps d'Armée ; c'était un hôpital sous-terrain.

Il décède le 3 septembre 1914. Il aura combattu pendant un mois. Il avait 22ans. Il est inhumé à Amel-sur-l'Etang, dans la Meuse.

Le 9 novembre 1914, **LOUIS GEORGES MARTIN** est la deuxième victime de notre Commune. Louis Georges était né à Couvron le 8 novembre 1884 ; il était le fils de Louis-Alfred Martin et de Marie-Julie LAMBRE. La famille MARTIN habitait dans la rue de Fourdrain, au n°7. Cette famille tenait la ferme Crapier qui se trouvait rue de Pouilly à l'emplacement des H.L.M actuels.

Ouvrier agricole, il avait épousé à 24 ans, Jeanne-Désirée Châtelain.

Il fut d'abord incorporé au 53^{ème} RI le 9 octobre 1905 et devint soldat de 1^{ère} classe en 1907. Le 28 septembre 1907, il est envoyé en congé en attendant son passage dans la réserve. Il est rappelé à l'activité par décret de mobilisation générale en date du 1^{er} août 1914. Il est incorporé au 147^{ème} R.I.

Le 9 novembre 1914, il décède des suites de blessures au Bois de la Gruerie à Vienne-le-Château. Il décède à l'âge de 30 ans après avoir combattu pendant 3 mois. Il est inhumé à la nécropole nationale de La Harassée à Vienne-le-Château, tombe 979.

L'année 1915 sera une année douloureuse et de grand deuil pour les habitants de Couvron, quatre de ses enfants disparaîtront.

FOULON EMILE-ALBERT FÉLIX décède le 9 janvier 1915. Il était né à Monceau-lès-Leups le 5 janvier 1890. Il était le fils d'Auguste Foulon et de Mathilde Parmentier. Il était journaliste.

Il fut incorporé le 21 août 1912 et maintenu sous les drapeaux en application de l'article 33 de la loi du 21 mars 1905. Il passe dans la réserve le 8 septembre 1913 puis rappelé le 2 août 1914 au 132^{ème} R.I.

Il décède le 9 janvier 1915, tué à l'ennemi après avoir combattu l'ennemi pendant cinq mois. Il avait 24 ans.

Le 12 mars 1915 décédait **ANDRÉ ADOLPHE CHAPOTEL**. Il était né à Couvron le 6 février 1894. Il était le fils de Jules Adolphe Chapotel et de Clémence-Marie CARDOT. Célibataire, il était domestique de ferme. La famille habitait dans la rue du Colonel Chépy, au n° 9.

Il fut incorporé le 14 septembre 1914 au 150^{ème} R.I. Il est déclaré disparu le 12 mars 1915 au « Bois de la Gruerie » selon l'avis administratif en date du 16 mars 1916. Son décès est fixé au 12 mars 1915 par un jugement déclaratif du tribunal de Laon en date du 24 juillet 1921 qui le reconnaît « Mort pour la France ».

Chapotel André Adolphe avait combattu pendant six mois ; il avait 21 ans. Il est inhumé à Saint-Thomas-en-Argonne, dans la Marne, à la nécropole nationale, tombe 4530.

LOUIS EUGÈNE DESHARBES le 10 avril 1915. Il était né à Couvron le 13 mars 1876 de Joseph, Louis Desharbes, manœuvrier et de Eugénie Privatine Lavoine qui était aussi manœuvrière. Il avait contracté mariage avec Marie Marguerite Céline Doul à Verneuil-sur-Serre le 6 mai 1905. Il était le beau-frère de Philoxime Cerveaux dont nous reparlerons par la suite.

Louis Desharbes avait été incorporé le 16 septembre 1897 au 91^{ème} R.I. puis renvoyé en disponibilité le 16 novembre 1898 par application de la loi du 15 juillet 1889 avec le certificat de bonne conduite. Il avait accompli un service militaire d'une année. Il était passé dans la réserve le 1^{er} novembre 1900 et ensuite affecté au 45^{ème} R.I. Il termina la guerre au 326^{ème} R.I.

Le 10 avril 1915, à douze heures, le soldat DESHARBES décède sur le champ de bataille au

« Bois de la Gruerie » dans la Commune de Vienne-le-Château. Le sous-lieutenant Pierre-Marie Botton chargé de se rendre compte de son décès déclarait : « Vu la proximité de l'ennemi, il nous a été impossible de nous transporter sur le lieu du décès. »

Il avait combattu les Allemands pendant 1 mois et demi. A 39 ans, il était le doyen des « poilus » de Couvron.

DELAHAIGUE RAYMOND HENRI décède le 27 juillet 1915. Il était né à Couvron le 28 septembre 1891 de Edmond Octave Delahaigue et de Amanda Eugénie Richard. La famille habitait au n°8 de la grande place où les parents tenaient un café. On y vendait aussi du bois et du charbon. Raymond Henri était employé de commerce.

Le 8 octobre 1912, il est incorporé au 18^{ème} bataillon de Chasseurs à pied. Par décision ministérielle du 13 mars 1915, il est nommé caporal deuxième trésorier. Le 27 juillet 1915, il est caporal au 120^{ème} Bataillon de Chasseurs à pied. Son régiment participe à la bataille du Linge, montagne recouverte pour partie de nombreux bois ou bosquets et de parois escarpées. Les Allemands y sont présents depuis plusieurs mois... Ils l'ont aménagée en renforçant les défenses naturelles par l'ajout de blockhaus, de plusieurs lignes de tranchées avec de nombreux réseaux de fils barbelés. Les combats y sont particulièrement meurtriers pour des gains territoriaux minimes.

Le caporal Delahaigue est tué le 27 juillet 1915 à « Le Linge » au lieu-dit Lingekop. Il aura combattu l'ennemi pendant une année. Il avait 24 ans.

L'année 1916 sera encore une année très triste pour les Covéronnais par la disparition de cinq de ses enfants. Dès le 31 janvier le deuil s'y installe avec le décès d'Etienne Isidore Boitelet.

Le soldat **BOITELET ETIENNE ISIDORE** qui était né le 21 octobre 1880 à Mesbrecourt. Il était le fils d'Etienne Isidore Boitelet et de Prudence Irénée Lefevre. Il s'était marié à Remies le 4 février 1910 avec Louise Salandre.

Il est incorporé au 19^{ème} Bataillon de Chasseurs à pied le 15 novembre 1901 sous le n° 1490. Il est nommé chasseur de 1^{ère} classe le 11 juillet 1904. Après 3 ans de service militaire, il est envoyé en disponibilité et passe dans la réserve le 1^{er} novembre 1904. Après avoir accompli deux périodes d'exercices, il est rappelé le 4 novembre 1914. Il décède en Bretagne le 31 janvier 1916 à l'hôpital mixte de Landerneau de maladie contractée en service. Il est inhumé dans cette ville au carré français, rangée 1, tombe 15. Il était âgé de 36 ans.

CHARPENTIER THÉODORE-PAUL était né à Couvron le 13 août 1877 de Théodore-Frédéric et de Marie Vierge Boudoux. La famille habitait la dernière maison de la rue des bois.

Il avait été incorporé au 61^{ème} R.I le 15 novembre 1898 sous le n° matricule 8939. Il est promu caporal le 22 septembre 1900 puis envoyé en disponibilité le 25 septembre 1900. En 1901, il passe dans l'Armée de réserve. Du 2 au 10 mai, il accomplit une période d'exercices au sein du 15^{ème} R.I. Il est rappelé à l'activité le 1^{er} août 1914.



Le caporal Charpentier décède à Paris le 2 février 1916 à l'hôpital Pasteur à la suite de maladie contractée en service. Il est inhumé à Bagneux (Hauts-de-Seine) au carré militaire du cimetière communal, carré 9, rang 10, tombe 37. Il était âgé de 39 ans.

MARTIN LOUIS HONORÉ décède le 21 février 1916, il était le frère aîné de Louis Georges évoqué plus haut. Il était né à Couvron le 27 février 1882. Il était le fils de Louis-Alfred et de Marie-Julie Lambre. Il avait épousé Marie-Antoinette Gentelle le 9 août 1907.

Aîné de sept enfants tous vivants, il avait été dispensé de service suivant l'article 21 du code militaire. Il est tout de même incorporé le 14 novembre 1903 au 45^{ème} R.I. Le 18 septembre 1904 il est envoyé en disponibilité et passe dans la réserve le 1^{er} octobre 1906. Après deux périodes d'exercices, il passe dans la territoriale mais rappelé à l'activité le 1^{er} août 1914. Il est déclaré disparu à Savonneux dans la Meuse, le 21 février 1916. Il avait combattu pendant un an et trois mois. Il avait 34 ans.

WAFLART GASTON disparaissait le 8 juin 1916 au cours de la bataille de Douaumont. Il était né à Couvron le 31 mai 1883. Il était fils de Privat Alphonse Wafart et de Félicité-Jeanne Boyenval. La famille habitait au n°1 de la rue de l'église.

Soutien de famille (article 22), il est dispensé de service mais le 14 novembre 1904, il est incorporé au 45^{ème} R.I. Cantonné à Laon, il porte le n° matricule 5588. Il est envoyé en disponibilité, passe dans la réserve et accomplit deux périodes d'exercices. Il est rappelé au Corps le 3 août 1914. On le retrouve par la suite en qualité de caporal au 348 R.I.

Son livret militaire porte la mention: « disparu le 8 juin 1916 - avis G.R 4110 du 10 septembre 1916. » Son acte de décès porte la date du 1^{er} juin 1916. Un jugement du Tribunal Civil de Laon en date du 28 novembre 1922 confirme la date du décès au 8 juin.

La caporal Wafart avait combattu pendant un an et dix mois ; il avait 33 ans.



CERVEAUX PHILOXIME SÉVERIN décédait le 12 septembre 1916. Il était né à Verneuil-sur-Serre le 21 novembre 1885 de Théophile-Théodore Cerveaux et de Marie-Octavie Louise Blondelle. Domestique de ferme, il vient habiter dans notre Commune le 26 mai 1914. Sa belle-fille et son petit-fils habitent à Couvron.

Il est incorporé au 6^{ème} Bataillon d'Artillerie à pied le 9 octobre 1907 à Toul en qualité de deuxième servant. Le 25 septembre 1909, il est envoyé en congé dans ses foyers en attendant son passage dans la réserve. Il est rappelé à l'activité le 1^{er} août 1914 et passe au 57^{ème} Régiment d'Artillerie à pied le 1^{er} mars 1916. Cerveaux Philoxime est tué au combat par un obus, dans le secteur de la Bouchoir, canton de Rosières, le 12 septembre 1916. Il avait combattu deux ans. Il avait 31 ans.

ROGER ERNEST LÉON était né à Pouilly-sur-Serre le 21 décembre 1894. Il était le fils d'Ernest Roger et de Desplanches Marie-Eugénie. Il était célibataire, manoeuvrier.

Il avait été incorporé à compter du 26 août 1914 au 45^{ème} R.I à Laon. Le 14 septembre,



il arrive au 155^{ème} R.I. qui était en casernement à Toul. Le 4 février 1915, il passe au 47^{ème} R.I. qui combattait à Bois-le-Prêtre, en Lorraine où les combats étaient féroces. Les lignes adverses étaient parfois très rapprochées (20m à la Croix des Carmes), combats au corps à corps, fourneaux de mines, utilisation de lance-flammes par les Allemands, utilisation des gaz de combat.

A partir du 14 mars 1915, on le retrouve au 7^{ème} R.I. qui combat en Champagne, à Pertes les Hurlus puis en Artois à Vimy. En 1916, il prend part aux combats de la bataille de Verdun. Ernest Roger passe ensuite, le 20 mai 1917, au 35^{ème} R.I. avec lequel il combat dans la Marne au Mont Haut, Le Casque, au mont Perthois.

Le 20 août 1917, par décision du général commandant l'Armée d'Orient, il rejoint le 371^{ème} R.I. qui se trouve dans la région du lac d'Ohrida, en Albanie grecque où les Alliés combattent les forces austro-germano-bulgares.

On s'aperçoit que ce valeureux soldat a été fortement sollicité. C'est ainsi qu'il a mérité la croix de guerre. « Malgré un tir violent d'artillerie, est resté à son poste de combat pour actionner son arme et par son tir a arrêté la progression de l'ennemi qui avait réussi à franchir la brèche faite dans le réseau. »

Le 16 octobre 1918, il décède à Lin, en Serbie, des suites de maladie dans l'ambulance alpine n°7 (hôpital militaire de campagne en zone montagneuse). Une grande épidémie sévissait dans cette région de combats infestée de moustiques. Des hypothèses mentionnent une épidémie de choléra ou de grippe. Ce Régiment eut beaucoup de mal à supporter les mauvaises conditions climatiques de cette région.

L'historique du Régiment nous résume la situation: « ... Après les opérations d'Albanie de septembre 1917, le 371^{ème} R.I. s'établissait dans la région d'OHRIDA dans l'Albanie Grecque. La neige abondante rend le ravitaillement à dos de mulet presque impossible, elle fait souffrir les hommes de froid et de faim. Le courrier n'arrive pas correctement supprimant le dernier réconfort du « poilu ». Malgré l'épuisement, on nous demandait des sacrifices énormes : empêcher les Autrichiens de se replier sur le Monténégro. Jour et nuit, il fallait marcher, lutter, se livrer à des assauts partiels, avancer, avancer toujours, triompher de tous les obstacles. les roues étaient coupées, les pistes détrempées par les pluies torrentielles étaient impraticables. les ponts sautés nous contraignaient à passer les torrents avec de l'eau jusqu'aux épaules. Rien dans le ventre ; toute l'énergie dans le coeur. Le 11 novembre 1918, la gloire de nos Armées était consacrée. Hélas ! les privations, les fatigues excessives devaient être fatales à plus d'un de nos chers camarades. Nos corps anémiés devenaient un terrain favorable pour le développement de la grippe. Au moment où ils pouvaient jouir de leur triomphe, nombre de soldats et d'officiers succombaient sous les coups répétés de cette terrible épidémie. »

Roger Ernest décède le 16 octobre 1918 après avoir passé deux jours à l'hôpital. Il est inhumé au cimetière français de Bitola qui compte 6262 tombes et un ossuaire de 7000 corps. Il repose dans la tombe 1791.

Du 26 août 1914 au 16 octobre 1918, il aura servi pendant toute la première guerre mondiale sur divers fronts. Seule la maladie a pu venir à bout de ce valeureux soldat. Il avait 24 ans.

LA VIE PENDANT L'OCCUPATION DE COUVRON DE 1914 à 1918

Le notaire de Couvron, monsieur Galimant, l'ancien notaire du village qui habitait au n° 44 de la rue du colonel Chépy, écrivait : « le village de Couvron aurait été occupé par les troupes allemandes entre le 1^{er} et le 6 septembre 1914. L'occupation a duré jusqu'au 13 octobre 1918, date de la libération du village par les troupes françaises. Par ordre du général allemand qui logeait au château, tous les habitants du village avaient été évacués le 5 octobre 1918. »

Pendant toutes ces quatre douloureuses années, la Municipalité est en place mais c'est bien la « Kommandantur » installée à Crépy-en-Laonnois qui impose sa loi, sa très dure loi par des arrêtés non discutables. Le Maire est responsable de leur bonne exécution. Ces arrêtés sont quasiment journaliers voire bi-journaliers. Un grand nombre nous sont parvenus. Nous en avons choisi trois pour que le lecteur puisse se faire une opinion des conditions de vie de nos concitoyens de cette époque.

Le Maire étant parti à la guerre, c'est donc au premier adjoint, monsieur Ladeux, qu'incombe la responsabilité de la gestion de la Commune. Dix-sept fois, il fut interné car les ordres n'avaient pas été exécutés en temps voulu. Il garda sur sa joue une balafre faite par la lanière d'un fouet assénée par un gardien allemand.

Voici la copie du premier ordre en notre possession :

« La Commune de Couvron et Aumencourt a l'ordre de livrer à la Commandanture contre quittance jusqu'au 30 octobre 1914 à midi les marchandises suivantes : laiton, cuivre, étain et métaux blancs divers se trouvant dans la Commune, excepté les parties de laiton et de cuivre qui se trouvent dans les sucreries.

« Si on trouvait plus tard dans les maisons, la Commune serait punie sévèrement. De même la Commune doit annoncer combien il existe encore de produits chimiques, de laine, de coton, de cuir, de peaux, de chanvre, de lin, d'étoffes, de linges, de camisoles de laine, etc..

Crépy, le 27 octobre 1914. »

Deuxième exemple: ordre visant à restreindre les habitants de la Commune :

« M. le Maire de Couvron,

I. Vous voudrez bien faire attention aux ordres suivants :

Ce n'est que pour le passage entre votre Commune et Crépy que vous êtes autorisé en cas pressants à délivrer des laissez-passer aux habitants. Chaque contravention de cet ordre sera punie d'une amende de 100frcs.

II. Afin de faciliter le ravitaillement de la population et de restreindre en même temps la circulation, la Commandante vous recommande de vouloir bien désigner une personne qui soit apte à se procurer les vives nécessaires aux besoins des habitants et en faire la distribution à un prix modéré.

Crépy, le 3 janvier 1915. »

On s'aperçoit qu'il est difficile et même dangereux de quitter le territoire communal. Monsieur Georges Pierre Ladeux, notre ancien maréchal-ferrant, nous confia pour notre journal « Le Tour de Ville » n° 24 de juillet 1994: « Un jour l'abbé Lefèvre n'ayant pas obtenu de laissez-passer pour aller dire la messe à Vivaise décida tout de même d'y aller à pied. En route, il fut arrêté et condamné à payer une certaine somme d'argent. Ayant refusé de payer, il fut emprisonné ainsi que mon père tenu pour responsable puisque Maire. »

Il faut évoquer ici le sort de deux jeunes habitants de Monceau-lès-Leups qui s'étaient aventurés en dehors des limites de leur village, allant à la rencontre du chargé de l'approvisionnement. Ils furent arrêtés par les Allemands et accusés d'espionnage. Ils furent condamnés à creuser leur tombe et furent fusillés.

Troisième exemple : ordre N° 72

« M. le Maire de la Commune de Couvron,

La Commandanture tient à vous rappeler l'ordre du 12 janvier relatif aux quantités de farine et prescrites pour l'alimentation des habitants. Il est défendu de dépasser ces quantités indiquées encore une fois ci-dessous:

- 100 gr par jour pour un adulte*
 - 60 gr par jour pour un enfant*
- Crépy le 8 mars 1915 »*

Quatrième exemple : Avis au public N°254

« Le gendarme français Paul Contelier a été fusillé le 14 Avril courant à Notre Dame de Liesse parce qu'il ne s'est pas rendu avant le 20 Novembre 1915 malgré l'Avis de l'Inspection d'Etape en date du 11 Novembre 1915 et qu'il a été rencontré habillé en civil dans le district de l'Etape après délai indiqué.

Crépy-en-Laonnois le 16 avril 1916.

Cinquième exemple: Ordre N° 353

« Monsieur Le Maire de Couvron,

1° Je vous préviens que le Mardi 16 courant une revue de tous les chevaux des Communes de la Commandantture aura lieu sur la Chardonnière de Crépy.

A 1 heure et demie précises les chevaux doivent être réunis et classés d'après la dernière liste sans être garnis bien entendu ! Vous trouverez ci-joint les laissez-passer pour les conducteurs de chevaux et en même temps les bons pour toucher l'avoine à Crépy dans la matinée avant la revue. La fourniture de la paille et des foin se fera dans votre Commune le lendemain.

2° Je vous informe que le gouvernement Hollandais est disposé à recevoir en Hollande des enfants de France occupée qui auraient besoin de vivre dans des conditions et circonstances plus avantageuses. Vous m'indiquerez pour Mardi prochain les enfants de 6 à 14 ans devant profiter de cette offre. Le retour de ces enfants pendant la guerre serait impossible bien entendu. Le départ pour la France non occupée ayant lieu bientôt est noté bien chose tout à fait à part.

Crépy le 14 Janvier 1917.

Pour le Commandant empêché,
Oberleutnant et Adjudant »

Monsieur Pierre Ladeux qui avait une dizaine d'années à l'époque de la première guerre mondiale ajoutait : « A Couvron, nous n'avions pas de médecin français à l'époque, c'étaient les Allemands qui nous soignaient. J'ai dû être opéré d'un bout de bois qui était entré dans ma jambe. La salle d'opérations se trouvait au café Léger (à l'emplacement exact de l'actuel café). L'école de garçons servait de salle pour les blessés de toutes nationalités. »

Le secteur de Couvron-Vivaise-Crépy est un secteur critique hautement surveillé par les Allemands étant donné la présence du camp d'aviation créé par les Allemands depuis 1914 et l'installation du grand canon qui tira sur Paris pendant plus de cinq mois en 1918. Les Français le baptisèrent « Grosse Bertha » alors que les Allemands l'appelaient « Pariser Kanone ».



Monsieur Ladeux nous donnait aussi ses souvenirs à ce sujet :

« Les travaux d'installation débutent en fin d'année 1917. Je suis né en 1907 ; j'avais donc 10 ans à cette époque. Nous sommes en pleine guerre de 1914-1918, mon père remplit les fonctions de Maire puisqu'adjoint devant remplacer le Maire parti combattre. La Grosse Bertha arrive et est installée dans le bois entre Couvron et Crépy après le passage à niveau. Mon père m'avait dit un jour et qu'il a vu passer un long tuyau d'environ 30 mètres de long. Ce doit être certainement un canon, me dit-il, il paraît que les Allemands veulent tirer sur Paris à partir de Couvron. Notre maître d'école, monsieur Mongin qui était un ancien séminariste nous disait : ne nous laissons pas intoxiquer par ces nouvelles, ils n'y arriveront pas. Aucun canon n'est capable d'atteindre la capitale qui se trouve à 120 km. Soyez tranquilles, les Allemands ne cherchent qu'à nous faire peur. »

Nul Français n'aurait pu en vérifier l'endroit car à cette époque tout déplacement non autorisé en dehors des limites du village était interdit.

Monsieur Ladeux poursuivait : « Mon père avait tracé un plan de l'emplacement de ce canon et l'avait confié à monsieur Baillon, un vieux conseiller municipal qui devait rendre visite à ses enfants. Il avait placé le plan dans une semelle d'une chaussure au risque de sa vie... Il réussit à rejoindre la zone libre et transmit ce précieux renseignement à l'Armée française qui ne voulut pas en tenir compte.

Les soldats allemands chargés de servir cette fameuse arme si redoutable dépendaient de la Marine. Les officiers logeaient au château tandis que les hommes de troupe vivaient dans les dépendances. »



« Le Konprinz est venu leur rendre visite ; j'ai pu le voir au travers des persiennes de ma fenêtre. Toutes les fenêtres devaient être fermées sinon les Allemands auraient tiré sur les maisons. Ce jour-là nous n'avions pas le droit de sortir dans la rue. »

« Notre Commune recevait des prisonniers de guerre, parmi ceux-ci se trouvaient des Russes à qui les Allemands vouaient une haine inimaginable. A Aumencourt, derrière les barbelés, je les voyais trembler de froid, ils mouraient de faim n'ayant que les écorces de bois pour se nourrir. »

Pendant la guerre, l'église de Couvron a subi des dégâts sans avoir été démolie. Le 22 décembre 1916, les vitraux ont été démolis et nos cloches furent enlevées par les Allemands pour être fondues

L'année 1918 est l'année des destructions volontaires par les Allemands des centres vitaux de la France. Avant de se retirer, ils appliquent scrupuleusement le plan arrêté par l'Etat Major, à savoir destruction de tous les sites industriels. Les deux sucreries d'Aulnois ainsi que la râperie qui se trouvait à cheval sur les Communes de Couvron et de Vivaise qui avaient été occupées par l'ennemi sont démolies et vidées de tout leur matériel pour être expédié en Allemagne.

Devant l'avancée de l'Armée française et le sentiment fort d'avoir perdu la guerre, l'Armée allemande décide d'entamer la politique de la terre brûlée. Le 5 octobre 1918 est une nouvelle journée des plus noires pour les habitants de Couvron. Par ordre du général allemand qui logeait au château (actuellement démoli), tous les habitants du village devaient être évacués.

Une habitante de Crécy-sur-Serre, madame Suzanne Beck notait dans ses carnets qu'elle tenait journallement :

« Aujourd'hui sont passés les pauvres gens de Couvron, Remies, Assis, Pouilly. Que c'est lamentable ! A pied, poussant les charrettes bondées, obligés de s'arrêter pour rétablir l'équilibre de leurs paquets, matelas, édredons ; puis pour se reposer. Il y en a qui ont dû s'arrêter à Crécy, ils ne pouvaient plus avancer. »

Leur destination assignée par les Allemands étant Vervins, ils prirent la route de Mortiers, Dercy, Erlon, pour faire étape à Marle. Tous attendaient la fin de la guerre qu'on leur promettait prochaine. Fallait-il donc évacuer ou rester pour préserver son bien ? Il y avait le risque de perdre sa vie lors des bombardements sur le village et, de toute façon, c'était un ordre de la Kommandantur. La consigne était claire : tout détruire en se retirant et dans l'esprit des Allemands, la population civile devait leur servir de rempart et aussi de moyen de négociations.

Nous avons vu plus haut les rudes combats que nos soldats durent engager pour libérer Couvron et les dégâts importants que les obus allemands provoquèrent dans le village.



COUVRON (Aisne) — Un coin de la Grande Rue et rue Vioaise



COUVRON — Grande-Rue - Ferme de M^r LANDRIN



1. COUVRON -- Rue Colonel Chépy



CRÉPY-COUVRON (Aisne) -- La Gare -- P. D.





Le 14 octobre 1918, voilà cent ans, notre village de COUVRON bien endommagé était libéré par les soldats du 15^{ème} Régiment d'Infanterie commandés par le Colonel CHEPY.

La rue principale du village autrefois dénommée rue Saint Nicolas porte désormais le nom de rue du Colonel Chépy. La date précise de cette décision ne nous est pas connue, les archives communales ayant disparu au cours de la seconde guerre mondiale. Une carte postale en date du 19 octobre 1919 porte déjà cette nouvelle appellation.

Notre Monument aux Morts date de 1923. Il a pu être érigé grâce à une souscription lancée dans la population par les anciens combattants de l'époque en mémoire de leurs camarades tombés au front, la Municipalité ayant participé aux dépenses.



Le Calvaire érigé en 1902, détruit lors des bombardements allemands était restauré le 18 septembre 1927, devant une foule nombreuse :



Depuis le 13 novembre 2018, le nom du Colonel Chépy est venu rejoindre les noms des douze Covéronnais « Morts pour la France » dont les noms sont inscrits sur notre Monument aux Morts :

Boitelet Etienne Isidore - Boulanger Léon Privat - Cerveaux Philoxime Séverin - Chapotel André Adolphe - Charpentier Théodore Paul - Delahaigue Raymond Henri Edmond - Desharbes Louis Eugène - Foulon Emile Albert Félix - Martin Louis Georges - Martin Louis Honoré - Roger Ernest Léon - Wafart Gaston.